

Retour sur l'Histoire du Déchiffrement des Hiéroglyphes Hittito-Louvites : le Statut de la Bilingue de Karatepe

Isabelle Klock-Fontanille

Limoges

La bilingue de Karatepe aurait pu (dû) être la pierre de Rosette des hittitologues. Après un peu plus d'un siècle d'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes hittito-louvites, il est intéressant de réinterroger ce document, qui, à la fois, a constitué la pierre de touche du déchiffrement et a suscité de nombreuses controverses. Comme le rappelait E. Laroche en 1960, "La découverte par Bossert de la grande bilingue de Karatepe (1947) constitue la pierre de touche des efforts antérieurs. Son importance a été jugée diversement selon les tempéraments : les uns, frappés par la masse des faits nouveaux qu'elle révèle, sont tentés d'oublier le travail fructueux et les résultats positifs déjà acquis avant son apparition ; les autres sont enclins à rabaisser l'intérêt d'un monument qui n'apporterait que la preuve matérielle d'hypothèses encore provisoires"¹.

En effet, les jugements ont parfois été fort sévères, l'impression générale étant celle d'un semi-échec. Car, à l'arrière-plan, se profile l'ombre de la pierre de Rosette : la bilingue de Karatepe aurait pu (dû) être la pierre de Rosette des hittitologues. Ainsi I. Levy, dans un article consacré à "Les Inscriptions de Karatepe", publié en 1949-1950 dans *La nouvelle Clio*, présente-t-il la bilingue comme "une grande inscription bilingue destinée à jouer, dans la lecture et l'interprétation des hiéroglyphes si longtemps énigmatiques, un rôle comparable à celui de la pierre trilingue de Rosette dans le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens et du démotique"².

De même R.D. Barnett en 1953, dans un article au titre révélateur : "Karatepe, the key to the Hittite Hieroglyphs" : "Scholars who attempted the decipherment of the Hittite hieroglyphics began their task with only slender hopes. They had, it is true, before their eyes the successes of their predecessors in solving the secrets both of the Egyptian hieroglyphics and of the Assyrian cuneiform scripts. But these successes had been made possible because in each case a ready key had been at hand in the shape of a bilingual. Until six years ago no bilingual equal to the Rosetta stone or the Behistun texts had been found for Hittite hieroglyphics and, except for the doubtful help accorded by the inscriptions on a seal or two, to which we shall return, the decipherers had to rely upon their unaided intuition"³.

Même espoir chez F. Steinherr, l'un des savants qui était avec H.Th. Bossert, dans un article qui porte le même titre que celui qui vient d'être cité : "The key to the hittite hieroglyphics. Karatepe" : "It was at this point that the writer detected the name of King Asiwanda in the Phoenician text ; and also on the sphinx in the Hittite text. The discovery was celebrated appropriately the same evening. It gave rise to the hope that the two texts

¹ E. Laroche, *Les hiéroglyphes hittites. Première partie : l'écriture*. Paris 1960, p. XII.

² I. Levy, "Les inscriptions de Karatepe", *La nouvelle Clio* 3 (1949-1950), pp. 105-121: pp. 105-106.

³ R.D. Barnett, "Karatepe, the key to the Hittite Hieroglyphs", *AnSt* III (1953), pp. 53-95: p. 53.

might constitute a bilingual, and if so, provide the key to a complete understanding of Hittite hieroglyphics, which had so far for the most part defeated interpretation"⁴.

Même quand les choses ne sont pas dites aussi clairement, il y a une référence implicite à Champollion et les événements autour du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. Ainsi H.Th. Bossert, dans la première étude publiée après la découverte, est-il moins triomphant, et parle de cette découverte comme l'entrée dans la troisième phase du déchiffrement. Il remercie un certain nombre de personnes, et en particulier : "Ich danke aufs herzlichste, Herrn Dussaud für die liebenswürdige Einladung, meine Mitteilungen vor einem so auserlesenen Gremium und an der Stelle machen zu dürfen, an der Champollion am 27.9.1822 seine Entzifferung der ägyptischen Hieroglyphen vorgelegt hat"⁵.

Mais I.J. Gelb, qui porte un jugement assez sévère sur l'efficacité de ce document dit en 1950 : "The Karatepe bilinguals form no 'Rosetta Stone' as the basic decipherment of h.H. was achieved between 1930-1935, many years before the discovery of Karatepe. The 'Rosetta Stone' of h.H. grew out of the sweat and toil of all those scholars who in those years contributed to the unveiling of one of the great mysteries of antiquity"⁶.

E. Laroche fait le point dans un article "Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ?", écrit juste après la découverte de la bilingue de Karatepe⁷ : "Les résultats sont déjà considérables, puisque certains problèmes généraux sont résolus. Inutile donc de se presser, et de tirer plus de renseignements que les données actuelles n'en comportent. Les spécialistes du déchiffrement tendent naturellement à en surestimer la portée ; on y voit la clé de toutes les langues asiatiques, et on espère pénétrer par là dans l'énigme crétoise. Ces espoirs me paraissent chimériques."

Finalement, ce qui paraît important pour E. Laroche dans cette mise au point "à chaud" qu'il fait, c'est que grâce à la bilingue de Karatepe, "le problème hiéroglyphique est cerné"⁸.

Perspective historique et épistémologique

La perspective retenue ici sera historique et épistémologique : il ne s'agira pas de rappeler une chronologie, une simple histoire événementielle et cumulative des dates et concepts qui ont marqué l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes hittito-louvites. Nous chercherons à décrire des procédures de démonstration, le rapport des faits aux théories, essayant par là même de déterminer quel est le statut de ce document dans l'histoire du déchiffrement des hiéroglyphes hittito-louvites, quelles méthodes ont présidé à l'étude de ce type particulier de document qu'est une bilingue. Par ailleurs, comme une découverte ne consiste pas dans le passage brutal d'un état de science achevé à un autre qui serait tout aussi achevé et sans lien avec le précédent, mais au contraire d'une transformation qui a des

⁴ F. Steinherr, "The key to the hittite hieroglyphics. Karatepe", *Archaeology* 1 (1948), pp.177-180: p. 178.

⁵ H.Th. Bossert, "Die phönizisch-hethitischen Bilinguen vom Karatepe", *Oriens* 1 (1948), pp. 163-192: p. 164.

⁶ I. J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", *BiOr* 7 (1950), pp. 129-141: p. 140.

⁷ "Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ?", *JEOL* 11 (1949-1950), pp. 81-82 : p. 81.

⁸ "Où en est le déchiffrement des hiéroglyphes hittites ?", p. 81.

conséquences à long terme, nous essayerons de comprendre comment et pourquoi le déchiffrement a pris cette forme, pourquoi, jusqu'au bout, il y a eu tant de tâtonnements.

Notre matériau est exclusivement les études des savants qui ont été les protagonistes du déchiffrement à cette période-clé de son histoire.

La question des bilingues/digraphes

Il est frappant de constater que les bilingues jouent un rôle très particulier dans les histoires et dans les processus de déchiffrement des écritures inconnues. En effet, tout chercheur qui s'attaque à une écriture inconnue, espère trouver une bilingue. Cela paraît tellement essentiel que le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens est souvent présenté comme "la rencontre d'un homme et d'une pierre". Par ailleurs, on constate que la pierre de Rosette est le prototype auquel tout chercheur se réfère (et qui fait rêver les chercheurs). Et pourtant l'expérience prouve qu'elles n'ont pas toujours été très utiles. Trois questions se posent alors :

- celle du statut scientifique / sémiotique d'un texte bilingue (ou digraphe).
- Par ailleurs, peut-on, dans l'histoire des écritures et de leur déchiffrement, considérer que la découverte d'une bilingue est un tournant ?
- Enfin, pour bien mettre en évidence la spécificité du document hittite (louvite), il serait utile de pouvoir faire des comparaisons. Le cadre de cette présentation ne le permet pas. Mais en arrière-plan, il y aura la pierre de Rosette pour les hiéroglyphes égyptiens et les inscriptions trilingues de Behistun pour l'écriture cunéiforme. En effet, cela nous permettra de mettre en évidence la spécificité de la bilingue de Karatepe qui, de toute évidence, n'a pas le même statut que les deux autres. J. Friedrich le notait: "Ohne Bilinguis hätten weder die ägyptischen Hieroglyphen noch die babylonische Keilschrift entziffert werden können, und nur die hethitische Hieroglyphenschrift zeigt den seltenen Fall, dass die Schrift und zum Teil auch die Sprache ohne die Hilfe einer Bilinguis erschlossen wurden [...]"⁹.

*La bilingue de Karatepe*¹⁰

L'histoire de la découverte de la bilingue de Karatepe par H.Th. Bossert est suffisamment connue pour qu'il soit inutile de la rappeler ici. Quoiqu'il en soit, ces stèles gravées intactes portant des sculptures et des inscriptions en écriture phénicienne et en hittite hiéroglyphique, en d'autres termes, une bilingue, représentaient ce qu'on avait désespérément attendu pendant 70 ans et soulevaient beaucoup d'espairs. Cette découverte fit sensation à l'époque : la découverte d'une bilingue n'autorisait-elle pas, en effet, de grands espoirs quant au déchiffrement définitif des hiéroglyphes hittites, alors encore imparfaitement connus ? H.Th. Bossert en avait tout de suite compris l'enjeu. Ainsi dans le

⁹ J. Friedrich, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*. Berlin – Göttingen – Heidelberg 1954, p. 125

¹⁰ Avant elle, il y a eu un autre document bilingue : le sceau dit de Tarkondèmos (à lire Tarkumuwa), roi de Mira, en 1880, a suscité l'intérêt de Sayce. Ce fut la base théorique d'un déchiffrement, vu son caractère digraphe (cunéiforme / hiéroglyphique), bien que le cunéiforme fût très abîmé. Cela a permis de lire ROI et PAYS. Il faut ajouter les sceaux royaux digraphes qui avaient été découverts.

compte-rendu de l'Académie des inscriptions de 1948, A. Dupont-Sommer propose-t-il un résumé, à la demande de H.Th. Bossert, de la grande étude que celui-ci s'apprête à publier. Voici ce qu'il dit : "Et l'on peut affirmer que la découverte de textes bilingues aussi étendus inaugure, pour le déchiffrement des hiéroglyphes hittites et pour la connaissance exacte de la langue de ces documents une phase définitive"¹¹.

C'est très important, parce que il n'y a pas si longtemps, H.Th. Bossert et P. Meriggi, pour ne citer qu'eux, étaient en désaccord sur la question de la langue. Voici ce que P. Meriggi dit dans son étude "Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes 'hittites'" en 1932-1934 : "Il y a seulement un point cardinal, où nous sommes d'opinion contraire : la langue. M. Bossert pense qu'elle est parente du mitannien et du hourlien (langues caucasiennes), tandis que j'y trouve une flexion du même type que l'indo-européen et précisément des affinités évidentes et importantes avec le hittite, le louvien et le lycien"¹².

H.Th. Bossert envoya la copie de l'inscription de la statue à une quinzaine de sémitisants d'Europe et d'Amérique. Il se proposait de réunir leurs études en un volume, qui ne vit jamais le jour, mais il les autorisait, s'ils le jugeaient bon, à publier leurs travaux dans des revues spécialisées. Très rapidement, un grand nombre d'articles furent publiés.

S'il s'était montré très libéral en distribuant des copies des inscriptions phéniciennes, Bossert tint à se réserver l'étude des inscriptions hiéroglyphiques. D'ailleurs, P. Meriggi se plaint dans l'étude qu'il a proposée en 1951 d'être à la merci des travaux de Bossert et du rythme de leur publication¹³.

Rien ne permettait d'affirmer au début, que le texte phénicien et le texte hiéroglyphique étaient la traduction l'un de l'autre. C'est un élève de Bossert, F. Steinherr, qui en apporta la preuve. Frappé par le passage phénicien (A 1 7-8) "cheval sur cheval, bouclier sur bouclier et armée sur armée", il avait remarqué que le texte hiéroglyphique comportait trois fois la répétition d'un groupe de signes ; or, le premier de ces groupes comprenait une tête de cheval. On ne pouvait donc plus douter que les deux textes correspondaient mot pour mot. Voici le récit que fait M. Dunand de cet épisode : "Si le professeur Bossert eut tout de suite l'intuition que ces deux écritures représentaient deux versions du même texte, il restait à le prouver, en retrouvant dans cette multitude de signes hiéroglyphiques ceux qui correspondaient à des mots et à des phrases du texte phénicien. Un de ses élèves, le Dr Franz Steinherr, mit le premier le doigt sur le nom hiéroglyphique du roi *Azitawandas*, en se fondant sur les recherches de son maître parues dans son livre *Asia*, en 1946. Puis Bossert repéra de son côté le nom d'*Adanna*. Mais ces noms propres ne prouvaient rien d'autre que le texte en hiéroglyphes hittites mentionnait le même personnage et la même ville que le texte phénicien. Le pas décisif se fit à l'Université d'Istanbul. Comme le professeur cherchait à voir clair dans le texte phénicien et expliquait le passage où le roi dit qu'il a fait que soit '*cheval contre cheval, et bouclier contre bouclier, et camp contre camp*', le Dr Steinherr, qui devait posséder à fond l'économie du texte hittite,

¹¹ A. Dupont-Sommer, "Les inscriptions hittito-phéniciennes de Karatepe, par M. Helmuth Th. Bossert, professeur à l'université d'Istanbul", *Comptes rendu de l'Académie des Inscriptions* 1948, pp. 250-256 : p. 252.

¹² "Sur le déchiffrement et la langue des Hiéroglyphes 'hittites'", *RHA*, II, fasc. 9-16 (octobre 1932-juillet 1934), pp. 1-57: p. 10.

¹³ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", *Athenaeum* 29 (1951), pp. 25-99.

remarqua aussitôt qu'il s'y trouvait une triple succession de deux mots identiques sauf en leur terminaison, suivis d'un groupe de deux signes, toujours les mêmes (n° 43, 47, 51). Et pour comble, le premier de ces groupes de deux mots livrait précisément deux têtes de cheval.

Cette découverte apporta la preuve que le texte hittite était bien une version du texte phénicien et pour certains passages une version mot à mot¹⁴.

En fait, les choses se sont révélées plus compliquées, comme on le verra.

Les bases du déchiffrement

Même si le cadre de cette étude ne permet pas de présenter la pierre de Rosette et les inscriptions de Behistun, ces deux documents sont en arrière-plan de notre travail. On est en face de trois cas extrêmement différents, tant dans la manière d'aborder ces bilingues que dans ce qu'elles ont pu apporter au déchiffrement des écritures et / ou des langues concernées.

Rappelons les deux faits qui ont permis les déchiffrements en cascade à partir du XIX^{ème} siècle¹⁵. Car, avant, on ne déchiffrait pas, on interprétait.

1. avec Champollion, la reconnaissance du rapport langue-écriture, c'est-à-dire la valorisation du langage. Et cela, c'est une idée tout à fait nouvelle au XIX^{ème} siècle. Donc, poser, au début du XIX^{ème} siècle, la question du déchiffrement d'une écriture, c'est poser le principe de la correspondance entre langue et écriture. Cela, on le doit à Champollion.

2. A cette valorisation du langage, il faut ajouter une autre notion qui apparaît à la même époque : on se pose la question du statut scientifique de l'objet qu'on étudie. On commence à considérer l'écriture comme un ensemble signifiant que l'on soupçonne de posséder une organisation, une articulation interne autonome. Mais ce système n'existe pas préalablement au travail du déchiffreur, ce n'est pas un donné, qu'il suffit de dévoiler, il est à construire. Voici ce que dit Chadwick à propos de M. Ventris, qui était architecte : "L'œil d'un architecte ne voit pas dans un bâtiment une simple façade, un assemblage d'éléments décoratifs et fonctionnels : il voit au-delà de l'apparence et sait distinguer les traits essentiels du dessin, la structure des parties, la charpente de l'ouvrage. C'est ainsi que Ventris était capable de discerner dans la confondante diversité des signes mystérieux de cette écriture les schémas et les constantes qui révélaient la structure cachée. C'est cette qualité, le don de saisir l'ordre sous l'apparence de la confusion qui est la marque des grands hommes, en tout ce qu'ils ont produit"¹⁶.

Donc, le déchiffrement est une (re)construction et une activité de modélisation, puisque une écriture n'existe pas tant qu'elle n'a pas été déchiffrée. C'est une activité créatrice, inventive et soumise à un contrôle de cohérence.

¹⁴ M. Dunand, "Une nouvelle version des inscriptions phéniciennes de Karatépe", dans le *Bulletin du Musée de Beyrouth* 8 (1946-1948), pp. 17-36 : pp. 34-35.

¹⁵ Voir notre étude : "Peut-on modéliser le déchiffrement des écritures ?", *Modèles linguistiques* 34 (2003), pp. 75-96.

¹⁶ *Le déchiffrement du linéaire B : Aux origines de la langue grecque*. Paris 1972 (traduit de l'anglais paru en 1958), p.17.

Résumons : premièrement, l'écriture est un système et c'est le déchiffrement qui le (re)construit. Deuxièmement, cette construction est le résultat de la correspondance entre la langue et l'écriture.

Ce dernier point est très important pour notre cas : le problème de la langue est crucial pour le cas des hiéroglyphes hittites. En effet, dans un premier temps, on s'est attaché à chercher la langue qui se cachait derrière cette écriture. Puis, à force de se fourvoyer, on a renoncé : on y a cherché de l'arménien (Jensen), du hourrite (Frank), du hourlien ou du mitannien (Bossert) etc. Arrive donc le temps où ce problème doit être résolu. D'ailleurs, H. Th. Bossert était bien conscient que c'était là l'importance de la bilingue de Karatepe, comme l'a montré la citation de Dupont-Sommer (extraite du compte-rendu de l'Académie des inscriptions de 1948 qu'il a rédigé à la demande de Bossert, résumé de la grande étude que celui-ci s'appretait à publier)¹⁷.

A partir du moment où on considère qu'il y a une correspondance entre langue et écriture, le déchiffrement consistera à ajuster les deux. C'est ainsi qu'on peut comprendre les formulations des chercheurs lorsqu'ils s'attaquent à une écriture inconnue : lors du déchiffrement d'une écriture, nous disent-ils, trois cas peuvent se présenter : 1) la langue est connue, mais l'écriture inconnue (vieux-perse) ; 2) l'écriture est connue, mais la langue inconnue (hittite cunéiforme ou le cas de l'étrusque qu'on lit puisqu'il est noté à l'aide d'un alphabet qui est une forme modifiée de l'alphabet grec) ; et 3) la langue et l'écriture sont inconnues (écritures crétoises). Trois questions se posent alors aux déchiffreurs devant toute écriture inconnue : 1) connaissons-nous la ou les langues sous-jacentes à l'écriture ? 2) connaissons-nous le système d'écriture utilisé ? 3) existe-t-il des textes bilingues (ou digraphes) ?¹⁸

Qu'est-ce qu'un texte bilingue ou digraphe ?

C'est un texte dont il existe plusieurs versions (deux ou plus). Plusieurs cas de figures peuvent exister, par exemple :

- *La pierre de Rosette* : 3 écritures (en fait 2 : le démotique est une variante de l'hiéroglyphique) / 2 langues. Une des langues et une des écritures sont connues (le grec).
- *Les inscriptions de Behistun* : 1 écriture (3 variantes) / 3 langues. Aucune ne sont connues (mais il s'avérera, au fur et à mesure que les travaux avançaient, que l'une des langues était sémitique, et l'autre proche de l'aveistique, donc connues).
- *La bilingue de Karatepe* : 2 écritures / 2 langues. Le phénicien était connu.

En principe, une bilingue produit des équivalences. Le principe est donc d'observer des correspondances entre un segment 1 inconnu et un segment 2 connu, ce qui va (doit) permettre de réduire le segment 1 à du connu.

Pourquoi un texte bilingue n'apporte-t-il jamais de solution immédiate et unique au problème du déchiffrement ?

1. les textes ne sont pas forcément des traductions, ce ne sont parfois que des paraphrases.

¹⁷ A. Dupont-Sommer, "Les inscriptions hittito-phéniciennes de Karatepe, par M. Helmuth Th. Bossert, professeur à l'université d'Istanbul", p. 252.

¹⁸ Voir, en particulier L. Godart, *Le pouvoir de l'écrit. Aux pays des premières écritures*. Paris 1990, pp. 74-75.

2. les deux parties d'une bilingue ne sont pas écrites dans la même langue ou dans la même écriture : il y a une différence de code.

On ne peut donc pas comparer les deux parties d'un texte bilingue ou digraphe (texte A inconnu / texte B connu) à un texte crypté face au texte décrypté correspondant (texte crypté / texte décrypté). En fait, entre le texte crypté et le texte décrypté, il y a le chiffrement, le cryptage ; alors que, entre le texte inconnu et le texte écrit dans une autre langue ou une autre écriture, il y a une différence de code. Dans le premier cas, l'opération est réversible, pas dans le deuxième. Si on traduit un texte d'une langue A dans une langue B et qu'on le retraduit dans la langue A, on n'aura pas le même texte.

1. Or, si on admet, comme H.Th. Bossert par exemple, que le texte hittite est premier, que le texte phénicien est une traduction, si on part du phénicien pour arriver au hittite, on arrive forcément à des erreurs, sinon à des apories, pour la raison indiquée ci-dessus, à savoir qu'il ne s'agit pas de cryptage. Même si on est en face d'un cas idéal de bilingue, comme c'est le cas à Karatepe¹⁹. Or, c'est comme cela qu'il a été procédé. Bossert affirme clairement que pour entrer dans le texte hittite, il va partir du texte phénicien : "Wie bei den ersten zehn Sätzen wird für die Deutung der beiden H-H Fassungen nur Phu herangezogen"²⁰.

Comme le rappelle J. Friedrich : "Bei der Interpretation der Karatepe-Bilinguis geht man im allgemeinen von der phönizischen als der leichter verständlichen Fassung aus und erklärt nach ihr den noch weniger klaren bildhethitischen Text"²¹.

S'ajoute à cela un autre problème, comme l'explique J. Friedrich tout de suite après : "Gelegentlich allerdings lässt auch der vokallose phönizische Wortlaut Fragen offen und wird von der bildhethitischen als der grammatisch klarer zu bestimmenden Fassung richtiggestellt."

Et il donne un exemple : une traduction hittite faite à partir du phénicien. Or, celle-ci apparaît comme un non-sens par rapport à ce qu'on sait du contexte extérieur. Le hittite peut être réinterprété autrement, et du même coup, on se rend compte qu'on peut lire le phénicien autrement aussi. C'est cette approche des choses qui explique qu'on se soit attaché dès le début au problème de savoir quel texte a été écrit en premier²².

¹⁹ H.Th. Bossert, "Die phönizisch-hethitischen Bilinguen vom Karatepe", p. 168 : "Man wird aus meinen bisherigen Darlegungen schon entnommen haben, dass wir in Karatepe trotz aller gekennzeichneten Schwierigkeiten hinsichtlich der phönizisch-hethitischen Bilinguen vor einem bis jetzt niemals begegneten Idealfalle stehen."

²⁰ H.Th. Bossert, "Die phönizisch-hethitischen Bilinguen vom Karatepe", *Oriens* 2 (1949), pp. 72-120: p. 72.

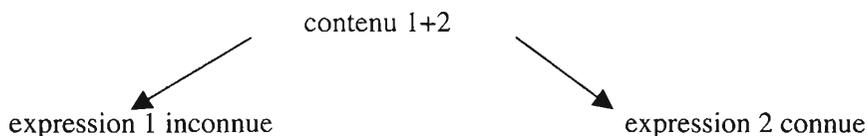
²¹ J. Friedrich, "Zur Interpretation von Satz XVI der phönizisch-bildhethitischen Bilinguis von Karatepe", *Or NS* 31 (1962), pp. 223-224.

²² Cette question de savoir quel texte est premier est essentiel pour nous, mais il n'entre pas dans le cadre de ce travail de rappeler toutes les études sur ce sujet. Une des dernières reprend le problème sous un autre angle. Il s'agit de l'étude de M.G. Amadasi Guzzo et A. Archi en 1980. Voici leurs conclusions : "Indizi precisi tuttavia indicano, come è del resto normale, che lo scriba (o gli scribi) del testo fenicio hanno tradotto da una lingua straniera : 1) resa del nome di una carica non fenicia ; 2) adattamento di nomi divini; 3) uso del verbo 'DR ; 4) ambiguità nell'impiego del causativo, sembrano le spie più significative per affermare che il fen. è derivato, indipendentemente rispetto al testo ger. che ci è pervenuto, da un testo che era stato originariamente concepito in luvio." (M.G. Amadasi Guzzo & A. Archi, "La bilingue fenicio-ittita geroglifica di Karatepe", *Vicino Oriente* 3 (1980), pp.

2. De son côté, P. Meriggi, dès le début, pensait que la version cananéenne était première²³. De toutes façons, dès le début, il estimait qu'il fallait procéder autrement, qu'il fallait un ajustement, que la traduction devait aller dans les deux sens (ceci d'autant plus que le texte phénicien posait lui des problèmes)²⁴.

Même si, évidemment, ce n'était pas vraiment formalisé chez P. Meriggi, cela nous permet de comprendre quelles sont les opérations que permet un document digraphe.

Ce type de document produit des équivalences :



Selon la définition même d'une digraphe, on suppose qu'il y a des plans de l'expression différents et qu'ils correspondent à un plan du contenu unique, ou du moins semblable. Et là réside l'intérêt d'un texte bilingue. On peut alors espérer qu'à partir de 2 connu, on pourra arriver à faire passer 1 de inconnu à connu. Mais en attendant, les deux parties n'ont pas le même statut sémiotique. Rappelons qu'une écriture inconnue n'est pas une "évidence" immédiate: elle n'a aucun statut d'évidence cognitive préalablement au travail scientifique du savant.

En d'autres termes, il faut arriver à transformer une "chose" non-signifiante, une occurrence matérielle, mais virtuellement signifiante, en objet signifiant (comprenant un plan de l'expression et un plan du contenu). Le postulat étant l'équivalence – et non l'identité –, la transformation, et non la traduction, est donc en principe envisageable et même possible.

Mais l'équivalence peut prendre des formes très diverses, de la paraphrase à la traduction littérale. C'est ce qu'explique I.J. Gelb, dans la réflexion générale qu'il applique à Karatepe : "The first problem which confronts persons working on bilinguals is to establish the extent to which the inscriptions forming a bilingual correspond to each other. Is one of them an exact, word by word translation of the other, is it a translation which leaves a certain amount of freedom to the translator, or is it an entirely free interpretation in which no parts correspond exactly with each other? On the basis of the commentary on the first ten sentences of the Karatepe inscription given above, the answer to the question should fall somewhere between the two extreme alternatives, with an inclination rather towards exact

85-102 : p. 102). Pour J. Faucounau, "il est tout d'abord évident que ces deux versions sont le travail de deux graveurs différents, mais utilisant *le même système* d'écriture : les scribes utilisent en effet les mêmes signes, mais parfois avec des graphismes légèrement différents". Et un peu plus loin, "les deux versions sont le travail de deux scribes *de même langue*, travaillant en parallèle sous la dictée d'un troisième homme. Le fait que la construction de la phrase peut varier d'un scribe à l'autre amène à accepter l'idée que ce troisième homme dictait dans une langue étrangère (pas forcément en phénicien !) que chaque scribe 'traduisait'." ("La lecture du texte hiéroglyphique de Karatepe", *Bulleten* 49 (1985), pp. 233-260 : p. 234-235)

²³ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", *Athenaeum* 29 (1951), pp. 25-99 : p. 97.

²⁴ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", p. 33.

rendering than free interpretation. In spite of this statement a warning must be issued at once to all those scholars who would use the Ph. Text indiscriminately in trying to establish the meanings of the corresponding h.H. words and forms. As the list below will show, the divergencies if not great in importance are quite impressive in number"²⁵.

Et il donne toute une série d'exemples de ces divergences, certes de détail, mais néanmoins qui incitent à la prudence quant à l'utilisation du texte phénicien. Cela a des conséquences, comme il l'explique, toujours dans le même article : "The considerable differences between Bossert's and my own translation of the first ten sentences of the h.H. inscription from Karatepe are due to several reasons. One of them may be due to the different degree of reliability which we assign to the correspondences between h.H. and Ph. texts. Another reason may very well lie in the inherent difficulties which face the interpreter of h.H. texts"²⁶.

Mais, comme il a été dit, P. Meriggi a bien pressenti à quoi devait servir une bilingue : non pas une relation horizontale entre les deux versions (le texte inconnu se bornant à être une traduction du texte connu), mais une relation verticale : les deux textes renvoient au même signifié ; mais comme il s'agit de codes différents (deux systèmes d'écriture différents et deux langues appartenant à deux familles différentes), il y a une équivalence entre les deux textes, et non une identité : "Le due versioni devono, per così dire, aiutarsi l'una l'altra nel rivelarci la vera interpretazione del testo, e la credenza che quella cananea sia la sola comprensibile è un'illusione grossolana e superficiale"²⁷.

D'ailleurs, il se sert beaucoup moins que Bossert de la version phénicienne : souvent il s'en aide, souvent elle lui permet de confirmer des interprétations de la version hiéroglyphique. Par exemple : "Il cananeo attesta il senso negativo della frase"²⁸.

A quoi sert une bilingue ?

Comme on vient de le dire, la langue connue de la bilingue représente la version codée pour une langue inconnue. Donc, on a le même texte (dans le meilleur des cas), encodé en deux systèmes différents, dont l'un est (ou peut être) connu.

Alors, comment a-t-on procédé ? une bilingue ou digraphe permet de repérer les noms propres. Ceux-ci ont un statut particulier : ils peuvent être déchiffrés, car ils n'obéissent pas aux mêmes règles du code ; ils sont, non pas traduits, mais simplement transcrits, c'est une référence directe. Ainsi, si la place des noms propres est la même, peut-on en déduire la valeur phonétique. Si on a assez d'occurrences, on peut arriver à réduire une langue/écriture inconnue à du connu. C'est ce qu'avait fait Grotfend pour ce qu'on appelait à l'époque la "première écriture persépolitaine" : après avoir mis en parallèle et déterminé des noms propres (Xerxès, Darius, Atarxerxès, etc), il a pu reconnaître, plus ou moins, la valeur d'une dizaine de signes cunéiformes, tout au moins les consonnes D, R, S, X, T. C'est le point de départ de la démarche de Champollion, avec l'étude des cartouches, ainsi qu'il le rappelle

²⁵ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 137.

²⁶ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 137.

²⁷ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", p. 33.

²⁸ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", p. 86.

dans la lettre à M. Dacier²⁹ : "L'interprétation du texte *démotique* de l'inscription de Rosette par le moyen du texte grec qui l'accompagne, m'avait fait reconnaître que les Egyptiens se servaient d'un certain nombre de caractères *démotiques* auxquels ils avaient attribué la faculté d'exprimer des sons, pour introduire dans leurs textes idéographiques les *noms propres* et les *mots étrangers à la langue égyptienne*. On sent facilement l'indispensable nécessité d'une telle institution dans un système d'écriture idéographique. Les Chinois, qui se servent également d'une écriture idéographique, emploient aussi un procédé tout-à-fait semblable et créé pour le même motif."

Cela dit, si l'intérêt des noms propres est évident, Young lit Arsinoé là où il faut lire César... Et en plus, l'apport est limité : pensons à ce qu'a apporté l'analyse des noms propres dans la bilingue de Karatepe. F. Steinherr a repéré d'abord le nom du roi Azitawanda³⁰, puis H.Th. Bossert repéra de son côté le nom d'Adana. Mais ces noms ne prouvaient rien d'autre que le texte en hiéroglyphes hittito-louvites mentionnait le même personnage et la même ville que le texte phénicien.

En fait, selon la démarche qu'on choisit pour accomplir le déchiffrement, une bilingue n'aura pas le même statut et pas la même efficacité.

Champollion savait pertinemment que les échecs de son maître Sacy, puis d'Akerblad comme de Young, venaient, d'une part, de leur insuffisante connaissance de la langue des Chrétiens d'Égypte, et d'autre part, de leur manque de méthode et de rigueur dans les approches. Là où ses prédécesseurs se contentaient d'un seul document – l'incontournable pierre de Rosette – à quoi ils comparaient des copies médiocres, parfois même fantaisistes, de textes hiéroglyphiques, Champollion accumulait moulages, estampages, copies manuscrites exactes de tout ce qu'il pouvait atteindre en fait de supports inscrits porteurs d'hiéroglyphes et, mieux encore, de cartouches royaux. Donc, contrairement à ce qu'on a pu dire parfois, la pierre de Rosette n'a été qu'un élément parmi d'autres dans le cheminement du déchiffreur. La démarche de Champollion est la suivante : pour opérer la synchronisation entre langue et écriture, il raisonne sur des parallèles correctement classés, et toujours enrichis, il privilégie la comparaison, base d'une démonstration scientifique véritable. Le principe est de rassembler le plus de matériau observable possible (cf dans la lettre à M. Dacier : "les faits parlent [...] d'eux-mêmes"), de manière à pouvoir observer des correspondances entre un segment 1 inconnu et un segment 2 connu, ce qui va permettre de réduire le segment 1 à du connu.

C'est donc un raisonnement par comparaison analogique. On met en parallèle des textes, des signes, des segments, etc. La clé, c'est ce qui motive le raisonnement. On a là un modèle intuitif et empirique, fondé sur une adéquation entre cette intuition et les faits observés. La démarche se fonde ensuite sur un raisonnement par accumulation d'arguments. La pierre de Rosette a été la clé, c'est-à-dire le point de départ. Mais après, les arguments viennent d'ailleurs.

²⁹ *Lettre à M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des inscriptions et belles-lettres, relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Egyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains*, par M. Champollion le jeune, A. Fontfroide, Bibliothèque artistique et littéraire 1989, pp. 3-4.

³⁰ Cf F. Steinherr, "The key to the hittite hieroglyphics. Karatepe", p. 178.

La bilingue de Karatepe n'a pas le même statut.

Un des premiers savants à s'être attaqué aux hiéroglyphes hittites, A.H. Sayce, faisait remarquer, à la fin du XIX^{ème} siècle, que, tant qu'on n'a pas de bilingue, il faut se contenter de travailler sur le graphique, il n'est pas raisonnable de s'attaquer à la langue. En effet, la pierre de Rosette a permis de mettre en relation langue et écriture. Or, pour les hiéroglyphes hittites, comme cela a été rappelé, tous ceux qui s'y attaquaient se sont fourvoyés lorsqu'ils ont essayé de chercher la langue qui se trouve derrière, et en 1932-34, P. Meriggi et H.Th. Bossert étaient en désaccord sur ce sujet. Par conséquent, les différents chercheurs, en tous cas ceux qui ont fait avancer le déchiffrement, ont utilisé un autre modèle de déchiffrement, à savoir la méthode cryptographique, celle qui a, entre autres et de manière spectaculaire, permis le déchiffrement du linéaire B par M. Ventris au milieu du XX^{ème} siècle.

Cette méthode privilégie la reconstruction interne. Le principe de base est l'analyse et le dépouillement des textes jusqu'à ce qu'apparaissent des groupements et des séquences qui se répètent régulièrement. Si l'on peut rassembler un nombre suffisant d'exemples, on peut découvrir que tel groupe de signes dans le texte chiffré correspond à une fonction déterminée : par exemple, telle séquence sert de conjonction. On arrive ainsi petit à petit à déterminer le sens de la plupart des groupes chiffrés, sans savoir du tout les prononcer. On peut parfaitement concevoir qu'un déchiffreur obtienne le sens complet d'un texte écrit dans une langue qu'il ignore, et sans établir une seule valeur phonétique.

Cette méthode, qui privilégie la reconstruction interne, a été modélisée et formalisée au moment du déchiffrement spectaculaire du linéaire B par M. Ventris en 1952. Mais elle avait déjà été utilisée avant, en particulier par P. Meriggi dans les années 1930, pour les hiéroglyphes hittito-louvites, avec, entre autres, la célèbre découverte du mot "fils"³¹.

A quoi peut servir une bilingue dans ce type de raisonnement? Et même, en a-t-on besoin?

Revenons à la bilingue de Karatepe. Cette bilingue semblait pourtant le cas idéal. Il s'agit d'une vraie bilingue : le texte est le même (3 versions du texte phénicien + 2 versions du texte hittite). Cette découverte a laissé les uns enthousiastes, les autres sceptiques et dubitatifs, sinon déçus. Les jugements ont été parfois sévères, comme en témoignent les exemples ci-dessus. Relisons celui de Gelb : pour lui, ce n'est que la confirmation de ce qu'on avait trouvé avant sans l'aide de la bilingue, par ce qu'il appelle la méthode interne (c'est-à-dire cryptographique). D'ailleurs, il ne manque pas de le rappeler. Par exemple : "The word 'a-s(i)-t(e) means "he/she/it was", a translation well established some time before Karatepe"³².

³¹ Voir P. Meriggi, "Die hethitische Hieroglyphenschrift. Eine Vorstudie zur Entzifferung", ZA 39 (1930), pp. 165-212.

³² I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 136.

Un détour par les inscriptions de Behistun

Ces inscriptions étaient le seul matériau en possession de Grotefend. Il a travaillé en partant d'un certain nombre d'hypothèses et en utilisant un raisonnement par analogie, comme Champollion. Mais sa bilingue ne se situe pas au même endroit de la syntaxe, du parcours : contrairement à la pierre de Rosette qui a servi de point de départ à Champollion, qui lui a permis d'émettre des hypothèses, les inscriptions de Behistun ont servi à Grotefend de champ d'expérimentation, de démonstration. L'étude de la trilingue lui a permis, au moins pour le vieux-perse, de démontrer, d'étayer ses hypothèses.

Le statut de la bilingue de Karatepe

La pierre de Rosette, les inscriptions trilingues de Behistun et la bilingue de Karatepe ne se situent pas au même endroit du parcours du déchiffreur. Chaque bilingue a un statut différent, correspondant à sa place dans la syntaxe du déchiffrement :

- la pierre de Rosette se situe au début du parcours, sert de point de départ, de clef, d'hypothèse ;
- les inscriptions de Behistun se situent en aval d'une série d'hypothèses et permettent la démonstration ;
- la bilingue de Karatepe : en aval encore, puisque la démonstration est faite, elle sert donc de validation.

Cette place permet de comprendre deux choses :

1. d'une part, comment est réalisée la transformation sémiotique de cette "chose" en "objet" signifiant que nous évoquions plus haut et quelles sont les opérations que permet une bilingue :

- la pierre de Rosette a permis des opérations d'encodage : détermination du code et de ses règles ;
- les inscriptions de Behistun ont abouti au décodage : identification du code et de ses règles ;
- grâce à la bilingue de Karatepe, ont pu être effectuées des opérations de recodage ou de transfert : l'écriture a été décodée et on vérifie que les règles ont été correctement établies par la mise en parallèle, la mise en équivalence et la traduction de la version phénicienne.

2. Et d'autre part, la place de la bilingue de Karatepe permet de comprendre son caractère peu enthousiasmant : on peut dire, en effet, qu'elle n'a pas servi à grand chose, puisqu'elle n'a servi qu'à valider ce qu'on savait déjà.

Gelb a beaucoup insisté sur le fait que ce n'est que la confirmation de ce qu'on avait trouvé avant sans l'aide de la bilingue, par ce qu'il appelle la méthode interne (c'est-à-dire cryptographique) : "One of the most important results of the bilinguals, glossed over tacitly by the discoverers of Karatepe, is the high degree of confirmation they furnish to the decipherment of h.H. as established by the internal method, without the help of any bilinguals, through the cooperative effort of five scholars of five nationalities"³³.

³³ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 130.

Cette analyse trouve un écho chez J. Friedrich quelques années plus tard : "Ohne Bilinguis hätten weder die ägyptischen Hieroglyphen noch die babylonische Keilschrift entziffert werden können, und nur die hethitische Hieroglyphenschrift zeigt den seltenen Fall, dass die Schrift und zum Teil auch die Sprache ohne die Hilfe einer Bilinguis erschlossen wurden und dass die Entzifferung erst nachträglich durch eine Bilinguis bestätigt wurde"³⁴.

Les savants ne se font pas faute d'en donner de nombreux exemples. En voici un proposé par Gelb : "The interpretation of the VOLUTE sign as 'great' proposed by Bossert many years ago finds confirmation in the correspondence with 'DR of the Ph. Inscription"³⁵.

Un autre exemple proposé par M. Dunand : "Telle est la merveilleuse découverte qui a permis à M. Bossert, un vétéran déjà de ces recherches, d'aborder sur une base nouvelle le déchiffrement des hiéroglyphes hittites. Il a pu contrôler et rectifier les valeurs attribuées aux différents signes par de laborieuses recherches intuitives poursuivies par divers savants depuis près d'un siècle"³⁶.

Autre exemple de ce que la bilingue a permis de confirmer, c'est que la langue notée par les hiéroglyphes est la langue louvite. Mais cela avait déjà été établi auparavant. P. Meriggi le rappelle dans la première étude qu'il consacre à la bilingue : "Il deciframento dovuto a un gruppetto di studiosi, tra cui ricorderò almeno E. Forrer, aveva stabilito che si trattava d'una lingue indoeuropea strettamente affine all'eteo cuneiforme e più particolarmente forse al luvio, altra lingua i-ea rappresentata negli archivi imperiali di Hattusa da un ristretto numero di testi, non ancora chiariti a fondo"³⁷.

Concernant les formes grammaticales, I.J. Gelb est encore plus sévère : "they offer not a single correction to the facts established before the discovery of Karatepe and add not a single new contribution to the grammar of h.H"³⁸.

"If we ask ourselves the question what possible contributions in the field of h.H. grammar can be expected from the Karatepe inscriptions, the answer must be rather negative"³⁹.

En revanche, I.J. Gelb reconnaît que pour le vocabulaire, la bilingue a été fort utile.

Trois remarques pour terminer

1. La bilingue de Karatepe apparaît véritablement comme l'achèvement d'un processus qui aurait commencé avec A.H. Sayce, comme si toute l'histoire du déchiffrement avait tendu vers cet objet. Par exemple, l'article de R.D. Barnett, publié en 1953, "Karatepe, the key to the Hittite hieroglyphs", part des débuts de l'histoire du déchiffrement pour aller progressivement vers cet événement essentiel. Et même, cette bilingue apparaît comme la clé

³⁴ J. Friedrich, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen*, p. 125

³⁵ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 134.

³⁶ M. Dunand, "Une nouvelle version des inscriptions phéniciennes de Karatépe", p. 36.

³⁷ P. Meriggi, "La bilingue di Karatepe in cananeo e geroglifici etei", p. 25.

³⁸ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 139.

³⁹ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 139.

qu'on avait annoncée et qu'on attendait depuis le début (et qui ne l'a pas été pour toutes les raisons que nous avons indiquées). Ainsi Barnett cite-t-il des propos de Sayce de 1903 : "I have had for years to preach the doctrine that we must be content with graphic decipherment alone, classifying the hieroglyphs, identifying their various forms and determining the objects which they were intended to represent. Of a decipherment in the true sense of the word I had given up all hope unless fortune brought us a bilingual of some length."

On y a mis beaucoup d'espoirs, comme en témoignent quelques exemples déjà donnés, parmi d'autres. Pensons aux propos de M. Dunand : "Ainsi se trouve atteint le stade final du déchiffrement des inscriptions hittites hiéroglyphiques. Désormais la connaissance de ces documents progressera vite et sûrement. On peut espérer atteindre dans quelques années à la compréhension des grands textes, puis à l'élaboration d'une grammaire et d'un lexique de la langue. Le chemin à parcourir est encore long, mais on est mieux équipé pour cheminer et on peut faire confiance au professeur Bossert et à sa savante équipe pour nous conduire à son terme"⁴⁰.

2. Non seulement la bilingue n'a pas été la clé qu'on espérait pour les hiéroglyphes louvites, mais elle-même n'a pas livré tous ses secrets. D. Hawkins et A. Morpugo Davies expliquent en 1978 que si la bilingue de Karatepe est une des inscriptions hiéroglyphiques qu'on comprend le mieux, tous les problèmes sont loin d'être résolus, il reste un certain nombre d'incertitudes, tant dans la lecture que dans l'interprétation grammaticale et sémantique⁴¹. A. Archi et M.G. Amadasi Guzzo se sont interrogés en 1980 pour savoir laquelle des deux versions était première⁴². Quelques années plus tard, J. Faucounau est revenu sur le même problème, etc.

3. Nous terminerons par une remarque de Gelb, dont le jugement a été si sévère, finalement pas tant sur la bilingue elle-même que sur les illusions qu'elle a pu générer. Pour lui, l'apport essentiel de la bilingue de Karatepe a été la confirmation non pas tant des résultats que de la méthode utilisée pour le déchiffrement, à savoir ce qu'il appelle la méthode interne, c'est-à-dire la méthode cryptographique : "The initial decipherment of h.H. was achieved by the internal method without the help of any bilinguals. By confirming to a very large degree the decipherment of h.H. as achieved before the discovery of Karatepe, the bilinguals furnish splendid evidence in favor of the internal method in the field of decipherment of unknown writings and languages"⁴³.

⁴⁰ M. Dunand, "Une nouvelle version des inscriptions phéniciennes de Karatépe", p. 36.

⁴¹ J.D. Hawkins & A. Morpugo Davies, "On the problems of Karatepe : the hieroglyphic text", *AnSt* 28 (1978), pp. 103-119 : p. 103.

⁴² A. Archi & M.G. Amadasi Guzzo, "La bilingue fenicio-ittita geroglifica di Karatepe", *Vicino Oriente* 3 (1980), pp. 85-102.

⁴³ I.J. Gelb, "The contribution of the New Cilician Bilinguals to the Decipherment of Hieroglyphic Hittite", p. 140.